

## *JACQUES D'HONDT, INTERPRÈTE DE MARX*

Revue de Métaphysique et de Morale 4/2015

« La philosophie saisie par l'histoire » : c'est le titre d'un ouvrage collectif dédié à Jacques D'Hondt par deux de ses anciens étudiants et collaborateurs, Jean-Claude Bourdin et Michel Vadée. Ce sont effectivement les événements historiques en France au milieu des années trente, la déferlante du Front Populaire, qui ont suscité chez le jeune adolescent Jacques D'Hondt, l'intérêt pour la pensée de Marx. C'est l'expérience de l'histoire qui lui a révélé la portée ontologique du marxisme, c'est le vécu historique qui lui a inculqué l'intérêt passionné pour cette doctrine. « J'ai donc été marxiste proclamé avant de connaître quoi que ce soit du marxisme » -disait-il à ses interlocuteurs. Dans les années 1933-34, années de la formation intellectuelle du jeune D'Hondt, il y avait en France très peu d'intellectuels qui s'intéressaient vraiment à la pensée de Marx. Le livre du belge Hendrik de Man, intitulé « Au-delà de Marx », qui clamait l'obsolescence du marxisme, jouissait à l'époque d'une large audience. L'ostracisme qui frappait Marx dans l'enseignement universitaire se doublait d'une aversion symétrique pour la pensée de Hegel. Selon les souvenirs de Jacques D'Hondt il ne connaissait de Hegel que « l'étrange haine qu'il suscitait chez les adversaires de Marx » (« La philosophie saisie par l'histoire. Hommage à Jacques D'Hondt », Sous la direction de Michel Vadée et Jean-Claude Bourdin, Éditions KIME, p. 21). Les souvenirs de Sartre sur l'époque de ses études à l'École Normale Supérieure coïncident sur ce point avec ceux de D'Hondt : « L'horreur de la dialectique était telle que Hegel lui-même nous restait inconnu » - écrivait-il dans « Questions de méthode » (Gallimard, idées, p.26).

En affirmant rétrospectivement que dès qu'il a pris connaissance de la pensée de Marx il a été comme envoûté par elle, Jacques D'Hondt tient à souligner que son intérêt pour cette pensée ne manquait pas de vigilance critique, car en particulier il se méfiait des interprétations mises en circulation par des traductions fautives ; en jugeant aventureuses des traductions comme celles de Jules Roy, contaminées par un esprit positiviste et très peu dialectique, il a consacré certaines de ses analyses à un examen rigoureux de ces traductions. Son mérite historique est d'avoir restitué grâce à ces analyses l'esprit authentique de la pensée de Marx, en particulier l'originalité de sa dialectique. Depuis la fin de ses études secondaires, Hegel et Marx vont devenir les deux centres de référence de sa réflexion philosophique et comme il va le dire lui-même il s'introduisit donc par effraction dans le sanctuaire même de la philosophie.

Le leitmotiv des travaux de Jacques D'Hondt sur Marx est l'ampleur de la dette contractée par Marx à l'égard de Hegel, la continuité profonde entre la dialectique hégélienne et la dialectique marxienne. « Avec Marx la dialectique a changé de base, et s'en trouve toute remuée. Mais c'est toujours la dialectique hégélienne » (Marx et la Phénoménologie, Revue de Métaphysique et de Morale, 3/2007, p.28).

Sur la dialectique Jacques D'Hondt a écrit des pages très lumineuses, en développant dans l'article sur « L'actualité de la dialectique » publié dans l'Encyclopédie Philosophique Universelle une analyse magistrale sur sa spécificité par rapport à ce que Hegel appelait la « vieille métaphysique » ou par rapport à la logique traditionnelle. Ses analyses très fouillées, en polémique explicite avec le positivisme, le structuralisme et le rupturalisme, le situent parmi les grands dialecticiens de la philosophie française contemporaine.

En défendant avec conviction l'universalité de la dialectique, sa présence dans la nature (il a consacré un texte à la dialectique de la nature chez Hegel) aussi bien que dans la société, il est arrivé à distinguer trois types de dialectique : la dialectique de la nature, qu'il appelle « la dialectique aveugle », la dialectique consciente ou dialectique de la liberté et la dialectique de l'histoire ou la dialectique de l'aliénation et de son dépassement. Une comparaison entre la dialectique hégélienne de la nature et la dialectique marxienne de la nature le mène à la conclusion que la première est

dominée par la répétition et l'accident, tandis que la deuxième – sous l'influence bénéfique des thèses de Darwin – intègre l'accident à l'évolution ; la première est à dominante répétitive, la deuxième à dominante évolutive. Dans son texte de synthèse sur « La dialectique spécifique de l'histoire selon Hegel et Marx » il fait valoir l'hétérogénéité qualitative entre la dialectique de la nature et la dialectique de l'histoire humaine, l'activité du sujet introduisant un novum ontologique dans le fonctionnement dialectique.

La distinction fondamentale opérée par Hegel entre la pensée métaphysique, produit de l'entendement abstrait, et la pensée spéculative, identifiée à la dialectique, est utilisée par Jacques D'Hondt pour rattacher la pensée de Marx à la « pensée spéculative », donc antimétaphysique, ce qui peut surprendre, observe-t-il, ceux qui sont habitués à considérer le spéculatif comme « un mode de pensée généralement idéaliste ». On se rappelle la page de l'Encyclopédie des sciences philosophiques où Hegel établit sa célèbre tripartition : « La logique a suivant la forme trois côtés : le côté abstrait ou relevant de l'entendement, le côté dialectique ou négativement rationnel, le côté spéculatif ou positivement rationnel ». Aux yeux de Jacques D'Hondt, la pensée de Marx peut être définie comme « positivement rationnelle », donc « spéculative » dans le sens hégélien du terme, « en ce qu'elle dépasse ou surpasse ou sursume le caractère du négativement rationnel, du dialectique qui ronge et délite la pensée de l'entendement, la vieille métaphysique » (Jacques D'Hondt « Le métaphysique et le spéculatif » dans le volume « De Saint Thomas à Hegel », sous la direction de Jean-Louis Vieillard Baron, 1994, PUF, p. 21 ).

La dialectique de Marx, telle qu'elle est développée dans le Capital, et en particulier dans la doctrine du passage du règne de la nécessité à celui de la liberté, est ainsi située dans son véritable horizon philosophique. Les remarques pénétrantes de Jacques D'Hondt s'enracinent donc toujours dans la perspective de la filiation Hegel-Marx, en faisant valoir l'antipositivisme foncier de sa pensée.

Dans son analyse de la phénoménologie du travail chez Marx et Hegel, Jacques D'Hondt insiste sur la consubstantialité de leurs vues pour ce qui concerne les moments principaux qui scandent l'acte du travail ; l'émergence de l'activité finaliste par l'institution des buts, l'utilisation des chaînes causales objectives pour inscrire les buts dans le tissu du réel, la fonction médiatrice des instruments pour la régulation du métabolisme entre la société et la nature. Tous les deux, Hegel et Marx, prennent appui sur les concepts aristotéliens de dynamis et d'energeia pour décrire l'actualisation du virtuel dans l'acte de travail. En parlant de « la prise de conscience de la nature dans l'homme » qui se produit selon Marx et Engels dans l'acte de travail, Jacques D'Hondt fait observer que cette idée serait « difficilement venue à l'esprit d'un matérialiste qui n'aurait d'abord lu Hegel ! ». Et il poursuit non sans malice à l'égard des esprits réductionnistes : « Pour le matérialiste, la conscience, dans l'homme, est certes un « produit » de la nature, mais pour admettre et comprendre cette production il faut admettre et comprendre une dialectique aussi subtile que celle par laquelle Hegel rend compte de la production de la nature par l'Idée ! » (Jacques D'Hondt : Marx et le concept hégélien du travail dans le recueil « De Marx au marxisme » dirigé par Georges Labica et préparé par Mireille Delbraccio, 1986, Editions du CNRS, p. 30).

Cela dit, l'opposition entre l'idéalisme hégélien, qui fait de la pensée le démiurge du réel, et le matérialisme marxien, qui fait de l'échange de substance entre la société et la nature l'axe du devenir historique, en affirmant l'autonomie ontologique de la nature, reste omniprésente dans les considérations de Jacques D'Hondt. Mais il s'emploie surtout à mettre en évidence la complexité des rapports entre les deux pensées, y compris leur isomorphisme.

Louis Althusser a tenté de creuser un écart absolu entre la dialectique hégélienne et la dialectique marxiste, en choisissant comme exemple privilégié le concept de totalité. Il n'y aurait, selon ses dires, rien de commun entre la totalité hégélienne et la totalité marxiste : la première ne serait que l'unité d'une essence simple se manifestant dans son aliénation, ce qui enlèverait aux différences qui y figurent, y compris les « sphères » visibles dans cette totalité (la société civile, l'État, la religion, la philosophie) leur véritable spécificité, puisqu'elles ne sont que l'émanation d'un principe spirituel

unique. La société romaine dans la multiplicité de ses aspects n'est selon Hegel que l'expression d'une essence unique : « la personnalité juridique abstraite ». La totalité marxiste serait un type d'unité tout à fait différent, celui d'une structure complexe, « articulée à dominante », dont l'unité est forgée par sa complexité même. Jacques D'Hondt va soumettre à un examen critique serré les thèses d'Althusser, en démontrant que chez Hegel « l'unité de l'esprit objectif n'est pas celle d'une expression, mais celle d'un processus » : « Si on insiste d'une manière unilatérale sur l'unité de la totalité hégélienne (à la manière de la fameuse réduction à l'Idée, n.n. N.T.) on oublie alors injustement les distinctions réelles et les oppositions internes qu'elle expose pourtant sans vergogne » (Jacques D'Hondt Genèse et structure de l'unité de l'esprit objectif dans De Hegel à Marx, PUF, pp. 117-118). Les grandes différences qui opposent Marx à Hegel dans leur conception sur la genèse et la structure de la vie sociale ne doivent donc pas occulter, dans ce cas aussi, les similitudes et certaines filiations d'idées. La conclusion de Jacques D'Hondt est sans équivoque : « La différence est plus ou moins radicale. La différence de Marx et de Hegel ne doit pas être – impertinemment-poussée à l'absolu » (Ibid.)

Un chapitre essentiel de l'activité philosophique de Jacques D'Hondt est fourni par ses travaux sur les catégories fondamentales de la dialectique, sur l'identité et la différence, sur le « retournement », sur la contradiction et son aiguisement, sur le développement systématique et l'autonomisation parcellaire telles qu'ils apparaissent dans les œuvres de Hegel et de Marx. Les critiques de Marx à l'égard de la pensée tautologique de Proudhon sont citées comme exemples du désaveu de l'identité abstraite et pour faire valoir l'unité indissoluble de l'identité et de la différence, l'impossibilité de leur séparation. « Contresens donc, si l'on voulait faire l'économie de la différence, selon Hegel ! Il faut que l'identité se divise, se déchire, s'oppose à elle-même. Contresens aussi si l'on voulait faire l'économie de la différence selon Marx ! On le constate : il y a eu effectivement séparation de l'homme et de la nature ; séparation de l'homme et de sa nature ; division du travail, d'abord identique ; division de la société, d'abord homogène ; séparation du travailleur des moyens de travail, d'abord réunis » (Jacques D'Hondt L'idéologie de la rupture, L'Harmattan, 2012, p. 47) .

Mais l'essentiel du processus dialectique est de montrer que la différence implique la contrariété, qui à son tour implique l'opposition, processus qui peut culminer dans l'« éclatement » de la contradiction. Contre le rupturalisme, qui absolutise la discontinuité, et qui s'attache à la contradiction « aussi fanatiquement que d'autres s'attachent à l'identité abstraite », Jacques D'Hondt montre que la contradiction naît d'une unité préalable et aboutit à la restauration de cette unité, « à un autre niveau qualitatif ». Les rupturalistes acceptent dans une certaine mesure la négation, qui partage l'unité, mais ils excommunient la négation de la négation, qui, rétablissant cette unité, assure la continuité.

Jacques D'Hondt a réagi très vivement à la « mutation épistémologique » préconisée par Michel Foucault, en interrogeant avec un regard très critique la théorie générale de la discontinuité développée par l'auteur des *Les mots et les choses* et de *L'archéologie du savoir*. Il a opposé aussi une fin de non recevoir catégorique à la tentative de Foucault et de Gilles Deleuze de développer une pensée de la différence, émancipée de la négation et de la contradiction, en défendant ainsi la dialectique contre l'« antihégélianisme généralisé » dont se réclamait l'auteur de *Différence et répétition* aussi bien que Michel Foucault. Mais il se proposait surtout d'inquiéter ceux qui voulaient tirer Marx du côté de la discontinuité, en absolutisant la coupure entre Marx et Hegel, ou en préconisant en particulier une « coupure épistémologique » entre les écrits de jeunesse et la pensée de la maturité. Il rappelait ainsi qu'un des mots familiers d'Althusser était : « Pas de rapport » et que sa polémique était dirigée constamment contre l'existence d'un rapport de continuité entre Hegel et Marx. « Pas de rapport » : les épistémés étaient séparées par une distance infranchissable, la rupture était irrévocable.

C'est surtout l'« antihumanisme », corollaire d'une pensée de la discontinuité, qui était l'objet de son désaveu. « Songez-donc, un Marx structuraliste, rupturaliste – et, le comble, « antihumaniste » s'exclamait-il, en visant l'école althussérienne, dans une conférence donnée fin septembre 1985 en

Italie, lors d'un colloque international sur « Marx e i suoi critici ». Le concept d'humanisme lui apparaissait inséparable de l'idée de continuité entre les différentes époques de l'histoire et une citation de Pascal lui servait d'appui pour cette connexion entre continuisme et humanisme : « Toute la succession des hommes, pendant la longue série des siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement » (cf. « L'idéologie de la rupture », op. cit. p.14).

Jacques D'Hondt n'a pas caché son admiration pour la prégnance des formules par lesquelles Foucault légitimait sa théorie de la discontinuité radicale entre les périodes historiques et la rupture sans médiations entre leurs épistémés : « Ainsi sont apparues, à la place de cette chronologie continue de la raison qu'on faisait invariablement remonter à l'inaccessible origine, à une ouverture fondatrice – écrivait Foucault dans L'archéologie du savoir – des échelles parfois brèves, distinctes les unes des autres, rebelles à une loi unique, porteuses souvent d'un type d'histoire qui est propre à chacune, et irréductible au modèle général d'une conscience qui acquiert, progresse et se souvient » (Michel Foucault L'archéologie du savoir, 1969, Gallimard, p. 16).

Jacques D'Hondt contestait cette vision rupturaliste du devenir historique, en s'élevant surtout contre l'idée de Foucault selon laquelle l'humanisme reste circonscrit dans les limites d'une époque déterminée, privé ainsi de tout universalisme. Comme Lukacs, il va concevoir le genre humain (il parle d'une « essence humaine universelle ») comme une substance dynamique, caractérisée par la continuité de ses acquis, qui s'enrichit sans cesse à travers les différentes expériences historiques. Il contestait vivement la tentative des structuralistes de désanthropologiser la pensée de Marx. Foucault avait notamment parlé de Marx comme penseur du « décentrement » et Althusser avait radicalisé cette position en désignant le concept de genre humain comme un « bel obstacle épistémologique, qu'il faut liquider comme appartenant à la « préhistoire idéologique » du marxisme. Jacques D'Hondt interprète au contraire Le Capital de Marx comme « une histoire du genre humain », en écrivant par exemple dans un de ses plus beaux textes, celui sur « Marx et la Phénoménologie », où il montre la forte présence de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel dans la pensée de Marx : « L'œuvre de Marx, plus spécialement son Capital, retrace le parcours effectué par le genre humain dans ses diverses aliénations principales : la marchandise, la valeur, l'argent, le Capital ». (« Marx et la Phénoménologie » dans Revue de Métaphysique et de Morale, 3/2007, p. ....) S'il admet tout à fait que Marx a étudié la production objectivement, scientifiquement, sans interférence des considérations morales, il refuse d'avaliser la théorie du procès sans sujet et de laisser occulter sa vocation humaniste : « On risque de détendre le ressort de la méthode marxiste, si l'on néglige son appui humain »- écrivait-il dans les conclusions de son texte « La crise de l'humanisme dans le marxisme contemporain » « Si cette méthode ne part pas de l'homme, ce n'est pas qu'il le renie : pour elle, justement il s'agit de sa libération ! » (Jacques D'Hondt « De Hegel à Marx », 1972, PUF, p. 228).

La critique symétrique du positivisme et de l'utopisme est un des chapitres les plus brillants de l'activité polémique du dialecticien Jacques D'Hondt dans ses combats philosophiques. Dans son livre « L'idéologie de la rupture » il va consacrer des pages très inspirées à la critique de la pensée utopique, en insistant sur la complémentarité entre positivisme et utopisme. « L'un laboure le positif à un bout du champ, et l'autre creuse le négatif, à l'autre bout, tous deux oublieux de l'unité des deux pôles, tous deux asservis à leur besogne parcellaire » ( « L'idéologie de la rupture », chapitre « Utopie et liberté », p.81). Au positiviste il reproche de privilégier « la pellicule des apparences immédiates », de ne pas soupçonner qu'il y a un revers de ces apparences, « que le positif implique le négatif », que les choses ont une profondeur. A l'utopiste il reproche également une carence de la profondeur, mais dans un autre sens ; à la négation interne l'utopiste oppose une négation externe, il « oppose abruptement l'autre au même », sans discerner les médiations qui s'activent à l'intérieur de la structure sociale, court-circuitant même ces médiations. « Reconnaissons-le : l'époque où fleurit l'utopie est en général celle où ces médiations ne se manifestent sporadiquement, que comme des esquisses hésitantes, à peine discernables » (Ibid. p. 79).

Les formules remarquables abondent dans ce chapitre intitulé « Utopie et liberté ». L'Utopie « consent à payer un prix exorbitant : la plénitude concrète contre un mirage ! ». « Le pouvoir de l'imagination n'est que l'imagination d'un pouvoir » ; la plupart du temps, l'utopiste « s'en tient au Sollen, dont Hegel dénonçait la vacuité et la vanité » ; l'utopie « creuse à l'écart, la tombe des iniquités et elle n'entend pas s'élever de ces iniquités mêmes le chant joyeux des fossoyeurs ».

On ne s'attendait peut-être pas qu'un philosophe qui inscrivait sa pensée dans le sillage des grands philosophes du progrès comme Hegel et Marx développe dans les pages les plus significatives de ses écrits une interprétation tragique de la condition humaine. Jacques D'Hondt était pourtant très attaché à l'idée qu'il existe bel et bien une non-coïncidence entre les intentions et les buts poursuivis par les individus dans leur singularité (les « âmes singulières » dont parlait Hegel) et la logique du cours du monde. Cette réflexion était à l'évidence inspirée par « la ruse de la raison » hégélienne. Jacques D'Hondt revient souvent à l'idée que la conscience obtient autre chose que ce qu'elle visait, que les résultats des actions des individus transcendent de beaucoup les intentions qui les animaient, que parfois les résultats sont même le contraire des finalités singulières. L'autonomisation de la résultante fait que le cours du monde prend parfois un air d'étrangeté, de tyrannie, et même de méchanceté. C'est pour Jacques D'Hondt l'exemple par excellence de l'aliénation. Il rappelle que Marx a passé sa vie à décrire comment « l'action de l'homme se transforme en une puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, au lieu qu'il la domine ».

Une des contributions les plus originales fournies par Jacques D'Hondt à l'interprétation de la pensée de Marx est le placement de la catégorie de relation au centre de la définition du concept de matérialisme. La métaphysique traditionnelle a fait du concept de substrat la catégorie fondatrice du matérialisme. Selon Jacques D'Hondt c'est à la catégorie de relation que Marx attribue un rôle exceptionnel, car pour l'auteur du Capital c'est « la relation qui fait l'objet », c'est « la relation ou le complexe de relations dont il relève, qui détermine l'essence d'un objet, et cette relation varie ». Si on choisit l'exemple de l'argent, sa valeur n'est pas quelque chose de sensible, de visible, de tangible, ni d'intérieur, mais elle consiste dans un rapport, en une relation avec autre chose qu'elle-même, dont elle est l'équivalent abstrait, l'équivalent du travail qui s'est proportionnellement constitué, ou objectivé. Nicolai Hartmann a remarqué que c'est la « chosification » de la réalité qui a poussé à faire du substrat (l'hypokeimenon) la seule catégorie primaire de la réalité (N. Hartmann *Der Aufbau der realen Welt*, 1940, Walter & Gruyter, p. 255). Pour Jacques D'Hondt, Marx aurait institué la relation comme catégorie fondatrice. L'idée absolue de Hegel serait condamnée à une « solitude sans vie » si lui manquait en elle-même l'infinie diversité et mobilité des relations. Et pour souligner l'omniprésence et l'omnipuissance des rapports, Jacques D'Hondt rappelle la définition du Capital ; « Le capital n'est pas une chose, mais un rapport entre des personnes, médiatisées par les choses ».

La valorisation de la catégorie de la relation chez Marx permet à Jacques D'Hondt de montrer ce qui distingue le matérialisme de Marx de ses prédécesseurs. Dans l'entretien avec Fiorinda Li Vigni, paru en 2002 aux Editions La Citta del Sole de Naples (il s'agit d'un document de premier ordre pour la compréhension de la pensée de D'Hondt), il observe que la plupart des partisans traditionnels du matérialisme étaient – spécialement en France – plus ou moins des sensualistes, plus ou moins des empiristes, qui désignaient comme état matériel ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qui occupe de l'espace. Selon Jacques D'Hondt les choses se présentent différemment chez Marx, car par exemple les relations entre les échangistes économiques, la relation entre un créateur et un débiteur, est quelque chose qu'on ne voit pas. « Quand ils sont éloignés l'un de l'autre – disait Jacques D'Hondt – on ne voit pas leur relation, qui est pourtant indissoluble, inébranlable... ». Il s'agit bel et bien d'une relation invisible et insensible, mais réelle, matérielle. Chez Marx il y a bien la thèse selon laquelle les relations sont aussi matérielles que les objets qui sont mis en relation en elles. C'est le point de vue d'un matérialisme qui absorbe des idées qui avaient été développées auparavant par l'idéalisme – matérialisme appelé par D'Hondt relationnel. Il faut se rappeler effectivement la forte présence de la catégorie de relation dans les dialogues platoniciens, où elle fonde un idéalisme rationaliste.

Une autre thèse originale développée par Jacques D'Hondt au sujet du matérialisme de Marx concerne la forte présence des métaphores vitalistes dans les analyses marxiennes de la société moderne. Les citations produites sont éloquentes. Ainsi Marx écrit que la société moderne « salue dans le Graal d'or l'étincelante incarnation de son principe vital (Lebensprinzip) le plus profond. Ailleurs il écrit que « le capital a une unique pulsion vitale (Lebenstrieb), se valoriser, créer de la survaleur ». Jacques D'Hondt observe que les métaphores physiques et chimiques ne peuvent rendre compte que de certaines propriétés du capital, tandis que les images et les termes vitaux permettent de cerner une spécificité supérieure. « Pour Marx – écrit D'Hondt- il s'est agi de mettre en évidence que la société ressemble davantage à un individu vivant qu'à un système ou une machine, et c'est pour sa doctrine quelque chose de très important et nécessaire » (« Présences du matérialisme », Sous la direction de Jacques D'Hondt – Georges Festa, 1999, L'Harmattan, p. 145).

Le matérialisme marxien se proposait de partir de la matière pensante et prenant le contre-pied de l'évolutionnisme traditionnel, d'expliquer l'inférieur par le supérieur, ce qui permet à Marx d'écrire que « l'anatomie de l'homme est la clef de l'anatomie du singe ». Mais il prend soin de préciser que cette régression méthodologique du supérieur à l'inférieur suppose une progression ontologique dans le sens inverse.

\*

Dans la dernière période de sa vie, Jacques D'Hondt s'est posé beaucoup de questions au sujet de l'effondrement des régimes du « socialisme réel », en s'interrogeant sur les raisons de leur échec historique. Il s'est demandé si cet échec a un rapport avec l'héritage marxiste ou au contraire il est le résultat d'une dégénérescence et d'une perversion de la pensée de Marx. Dans l'entretien avec Fiorinda Li Vigni il se pose le problème s'il n'y a pas eu « des erreurs par rapport à ce qu'éventuellement Marx aurait pu dire » (Jacques D'Hondt Fiorinda Li Vigni Hegel et Marx : une double réhabilitation, 2001, Naples, La Citta del Sole, p. 55). Finalement, en reconnaissant qu'il est difficile de se prononcer sur ce point en toute rigueur, il se refuse à trancher la question, en la laissant ouverte. La transformation du marxisme d'une pensée critique et démystificatrice en une idéologie apologétique, destinée à légitimer un pouvoir autocratique, n'a pas formé l'objet des analyses de Jacques D'Hondt. Il nous reste un corpus d'écrits philosophiques d'une grande valeur exégétique, qui restituent la pensée de Marx dans ce qui constitue sa véritable substance théorique : la dialectique.